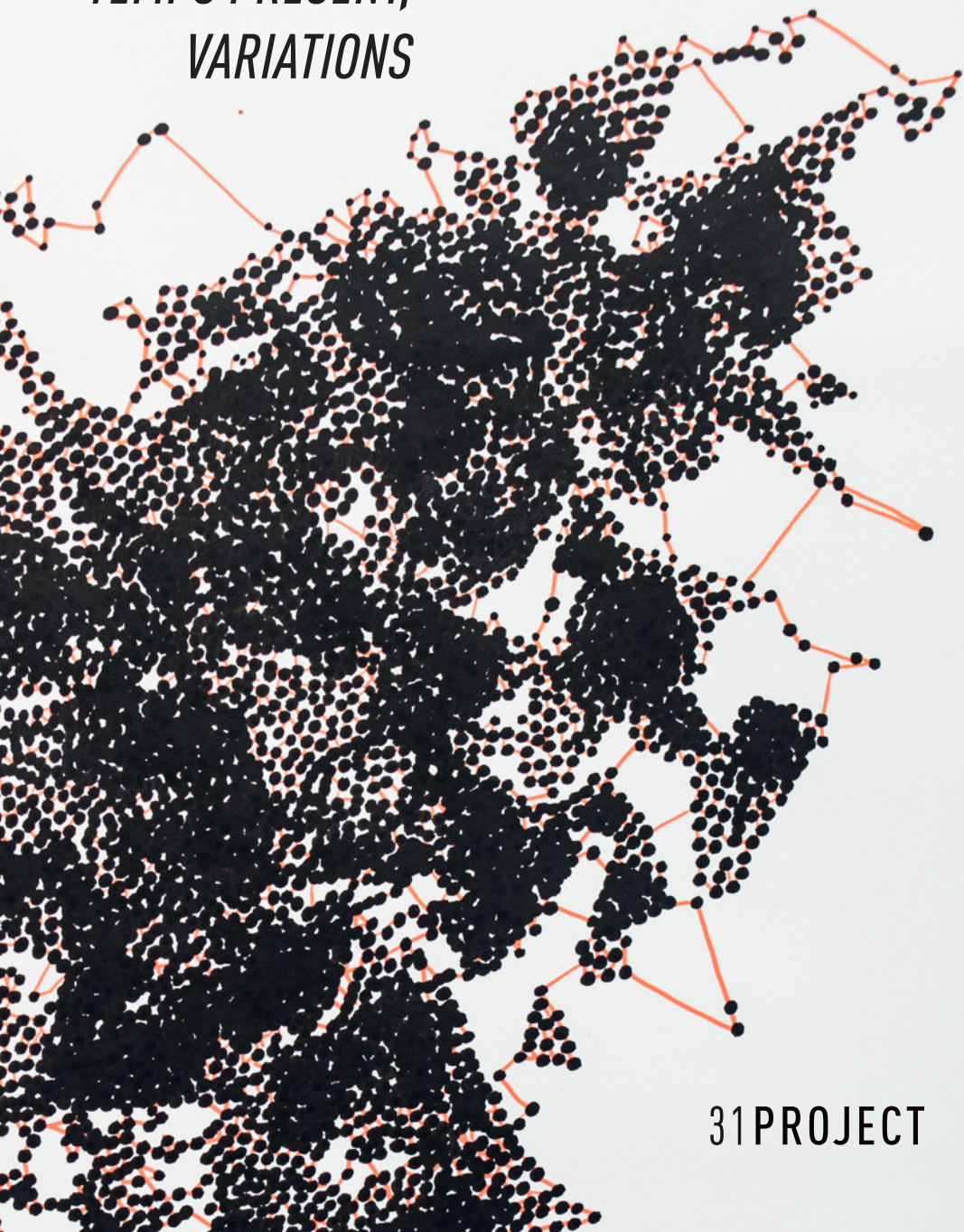


*MESSE POUR LE  
TEMPS PRÉSENT,  
VARIATIONS*



31PROJECT

*MESSE POUR LE  
TEMPS PRÉSENT,  
VARIATIONS*

M'barka Amor  
Clay Apenouvon  
Dimitri Fagbohoun  
Hélène Jayet  
François Réau

Sur une proposition de Charlotte Lidon

23 juin - 5 septembre 2020

« *Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours ; ou nous nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt : si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres, et ne pensons point au seul temps qui nous appartient ; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont plus rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste* ».

Blaise Pascal, *Pensées*, fragment 172, 1670

Par Charlotte Lidon, Paris, mai 2020

« Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours ; ou nous nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt : si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres, et ne pensons point au seul temps qui nous appartient ; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont plus rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste » [1].

L'exposition *Messe pour le temps présent, Variations*, regroupe les réflexions de cinq artistes plasticiens, issus en partie des diasporas africaines. A travers leurs regards et leurs parcours, M'barka Amor, Clay Apenouvon, Dimitri Fagbohoun, Hélène Jayet et François Réau nous livrent ici leur représentation singulière du monde actuel.

L'exposition est un hommage au ballet éponyme de Maurice Béjart présenté en 1967 à l'intérieur de l'enceinte du palais des Papes en Avignon. Les artistes ont été libres de s'emparer et de se nourrir des neuf thèmes qui forment les neuf actes du ballet, sorte de liturgie terrestre, de radiographie de l'homme, conçu comme une « cérémonie » collective reflétant la vie contemporaine de l'époque :

« *le souffle, le corps, le monde, la danse, le couple, "Mein Kampf", la nuit, le silence, l'attente* »

Des thèmes universels que Béjart en son temps avait abordés librement, sans lecture linéaire, laissant le spectateur créer son propre cheminement vers une compréhension plus intime et personnelle de la pièce. Première œuvre dansée du Festival d'Avignon en 1966, le ballet fit l'effet d'une bombe. Il devint mythique, tant pour sa chorégraphie que pour la musique concrète du compositeur Pierre Henry.

Le choix de ce ballet s'est également imposé en raison de l'ascendance africaine de son auteur dont la famille était originaire de Saint-Louis du Sénégal, nous permettant d'aborder en filigrane la question identitaire que les neuf thèmes semblent a priori laisser de côté.

S'il est vrai que l'exposition avait été pensée bien avant la crise sanitaire de ces derniers mois, il est évident que ces semaines de confinement, vécues collégialement partout dans le monde, auront influencé la lecture de l'œuvre de Béjart dans l'esprit des artistes. Ainsi nourris, ils ont été invités à entrer en résonance avec les préoccupations de notre monde malmené et à témoigner des problématiques sociétales, économiques, politiques qui les habitent.

Citation littérale au ballet et hommage au mouvement perpétuel de la vie, le travail de Clay Apenouvon se joue des matières aux travers de ses dernières danses plastiques. Hélène Jayet, photographe, troque son appareil pour le crayon et s'approprie les pixels, les redimensionne, les lie les uns aux autres de manière dense ou espacée, dessinant l'image qu'elle souhaite voir apparaître, en lien direct avec le moment présent. M'barka Amor développe une série de photographie à l'intimité indiscreète. Avec cet hymne au corps et au geste qu'elle place au cœur de sa pratique artistique, l'artiste performeuse se fond progressivement dans la masse (blanche) de l'indifférence généralisée et attire notre regard sur elle. Dimitri Fagbohoun, quant à lui, poursuit ses recherches sur l'immatériel et le spirituel qui co-existent à ses yeux en toute chose. Il continue de développer son exploration plastique de la déesse Erzulie à travers les diverses représentations qu'il s'en fait. Enfin, l'artiste François Réau se nourrit des mots qu'il explore à travers le trait du graphite, les densités des gris et des noirs. Ses dessins, puissants, racontent la nuit, le silence, l'attente et le temps qui passe.

Tous ont puisé au plus profond d'eux-mêmes pour explorer ce qui les a animés en ce premier semestre de l'année 2020, et s'interroger sur ce qui les animera demain ; ainsi les mots de Pascal résonnent aujourd'hui avec encore plus de puissance :

« *C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige ; et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et pensons à disposer des choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avez aucune assurance d'arriver* » [2].

[1] et [2] - Blaise Pascal, *Pensées*, fragment 172, 1670

## M'barka Amor

Née en 1972 à Lyon.  
Vit et travaille à Lyon.

Formée à l'École des Beaux-Arts de Lyon ainsi que dans les milieux artistiques alternatifs et le spectacle vivant, l'artiste plasticienne se prête volontiers au jeu de la performance, pratique qu'elle a gardée de ses années de comédienne dans la troupe d'Ariane Mnouchkine.

Performatrice, vidéaste et plasticienne, M'barka met son corps au centre de sa réflexion artistique. Elle n'a de cesse de questionner la société contemporaine, les a priori, les traditions et le formatage de la pensée. L'artiste s'intéresse à ses racines tunisiennes et n'hésite pas à mettre en scène sa famille, notamment dans son travail vidéo.

6 M'barka dessine. Elle noircit des carnets de formes surgies de son imaginaire et des images de magazine qu'elle collectionne. Cadavres exquis qui se mêlent et se superposent sans narration imposée. Les compositions de M'barka questionnent la notion d'espace et offrent une réflexion toute en douceur sur notre époque.

Les œuvres qu'elle nous livre pour cette exposition sont des photographies issues de la vidéo *Now I'm White*. L'artiste y interroge la place du corps noir en s'inspirant de la pratique du « blackface » et des minstrel shows, les spectacles racistes du XIXe siècle. Les images qu'elle en tire nous emportent vers un autre imaginaire, une autre histoire.

Le travail de M'barka a été montré principalement en galerie sous forme d'exposition personnelle.



> M'barka Amor, 2020, *Now I'm White / Prolongement*,  
tissage de fil de soie, impression numérique  
sur papier rag fine art, 20 x 15 cm



< M'barka Amor, 2020, *Now I'm White / Prolongement*,  
tissage de fil de soie, impression numérique  
sur papier rag fine art, 20 x 15 cm

> M'barka Amor, 2020, *Now I'm White / Prolongement*,  
tissage de fil de soie, impression numérique  
sur papier rag fine art, 15 x 20 cm

> M'barka Amor, 2020, *Now I'm White / Prolongement*,  
tissage de fil de soie, impression numérique  
sur papier rag fine art, 15 x 20 cm



## Clay Apenouvon

Né en 1970 à Lomé.  
Vit et travaille entre Aubervilliers et Lomé.

Clay s'est formé au graphisme et à la sérigraphie à Lomé avant de s'installer en France en 1993 et de poursuivre ses expériences au contact d'artistes tels que Claude Viallat (mouvement Support Surface) ou Mounir Fatmi, avec qui il a collaboré.

Clay nomme ce qu'il dénonce dans son travail et donne forme à ses réalisations, en privilégiant les matières d'emballage comme principaux médiums. Son concept, développé autour du plastique et du film noir en particulier, joue sur la force évocatrice du matériau. En 2015, pour son projet *Film noir de Lampedusa*, il recouvre le chevet de l'église Saint-Merry à Paris de plastique noir et dénonce ainsi l'indifférence de l'Europe face au drame de l'immigration clandestine.

Aujourd'hui, Clay enrichit son champ artistique en y ajoutant la mise en scène et la conception de décor pour la danse. Il continue à utiliser le film noir étirable dans des installations in situ à la force plastique puissante.

Pour la *Messe...* Clay a choisi de revenir aux sacs plastiques de ses débuts et de poursuivre la série des *Danses plastiques* débutée en 2015.

« Sac animé, danse de sortie de scène capturée dans l'instant. L'objet sac plastique se fond, dans l'endormissement, condamné il souffre à son image pour les yeux, les adieux, le dernier jugement ».

Clay a présenté son travail à 1:54 Contemporary African Art Fair à Londres en 2015 puis à la FIAC en 2019. En 2017 Il a participé à l'exposition collective *Le jour qui vient* sous le commissariat de Marie-Ann Yemsi et plus récemment à l'exposition *Material Insanity*, au Musée d'art contemporain africain Al Maaden, Macaal, sous le commissariat de Meriem Berrada et Janine Gaëlle Dieudji.

> Clay Apenouvon, 2020,  
*Danse plastique, blanc sur noir*,  
plastique thermoformé, 50 x 45 x 2 cm - détail





< Clay Apenovon, 2020,  
*Danse plastique, blanc sur noir,*  
12 oeuvres unitaires , plastique thermoformé,  
50 x 45 x 2 cm

## Dimitri Fagbohoun

Né en 1972 au Bénin.  
Vit et travaille à Paris.

Né au Bénin, Dimitri Fagbohoun a grandi au Cameroun avant de s'installer en France où il vit et travaille actuellement.

Les thèmes et les questions qu'il aborde sont à l'image de son parcours et de son histoire, à cheval sur les frontières géographiques. Poétique quand il aborde la mort du père, il sait faire preuve d'humour et de sarcasme quand il traite des questions identitaires et coloniales.

L'artiste utilise sans distinction l'installation, la vidéo, la photographie ou encore la sculpture pour exprimer ses idées qui questionnent les évolutions d'une société contemporaine en constante négociation avec les héritages de l'histoire. Toujours documenté, son travail manie les ressorts de la mémoire collective et individuelle.

Poursuivant ses recherches sur l'immatériel et le spirituel qui co-existent à ses yeux en toute chose, Dimitri nous propose pour *La Messe...* une réflexion sur le corps initié autour de la déesse Erzulie.

Son travail a été montré internationalement dans de nombreuses foires et biennales. En 2014, il participe à l'exposition itinérante *Divine Comédie* de Simon Njami qui a été présentée au Museum für moderne Kunst à Francfort en Allemagne, au SCAD Museum à Savannah, Georgia USA et au Smithsonian National Museum of African Art à Washington DC, USA.

En 2017 il reçoit le Smithsonian Fellowship award du Smithsonian National Museum of African Art à Washington DC pour son projet *Recollection*, dans lequel il travaille sur les œuvres d'art africaines qui ont influencé l'art ou la pensée occidentale.

En 2019, Il remporte un concours pour sa première commande publique pour la réalisation d'une œuvre monumentale.



> Dimitri Fagbohoun, 2020, *The roots of...*,  
cheveux synthétiques, textile tressé, 160 X 80 X 80 cm





< Dimitri Fagbohoun, 2020, *Portrait de la muse endormie II*, textile, bronze, technique mixte, dimensions variables

> Dimitri Fagbohoun, 2020, *Erzulie*, bronze patiné, 32 x 16 x 15 cm

## Hélène Jayet

Née en 1977 en Île de France.  
Vit et travaille à Montpellier.

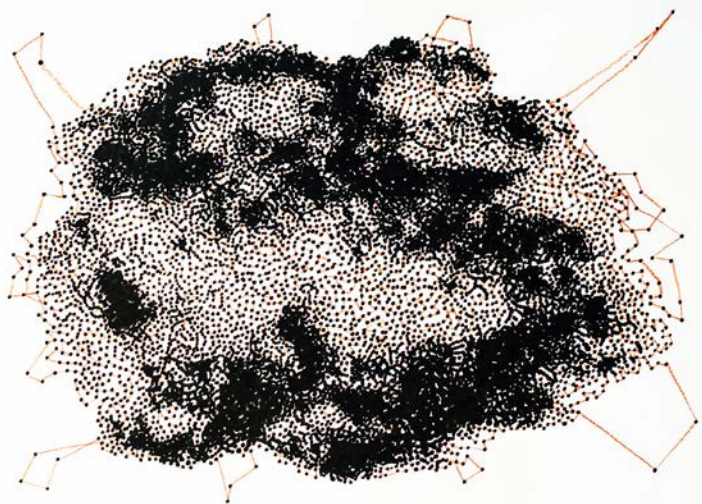
Le travail d'Hélène Jayet, mêlant dessin et photographie, interroge l'histoire coloniale et la place arbitraire attribuée par les sociétés aux individus. Ses recherches photographiques débutent par une étude du cheveu afro, réalisée au gré des rencontres, ses modèles ayant pour point commun leurs origines africaines. Cette première enquête, *Chin-up – colored only!*, s'inscrit en contrepoint de celle de Casimir Zagorsky qui photographiait, au début du siècle, la richesse des coiffures autochtones d'Afrique, les immortalisant dans ses nombreux carnets de voyages. A contrario du regard voyeuriste de ce dernier, Hélène Jayet propose une démarche qui s'apparente à une performance. Son projet inclut tout à la fois l'acte photographique mais aussi le déploiement du studio photographique, la discussion avec ses sujets, toujours afro-descendants, et la proposition, d'ensemble, relever fièrement la tête (chin-up !) Exposée pour la première fois en 2013, la série *Chin-up – colored only!* continue de s'enrichir et, offre aux afro-descendants un espace pour prendre en main leur image. Elle nous plonge dans une histoire iconographique africaine que la colonisation a transformée en une série d'actes de prédation, et propose une sortie par le haut... En levant le menton !

Depuis ce travail, l'artiste a renoué avec le dessin et développé une nouvelle écriture. Partant d'images glanées dans des ouvrages historiques, photographiques ou sur la toile, Hélène Jayet réinterprète, noircissant son Canson, point par point, jusqu'à brouiller l'image d'origine, et nous obliger au recul. Prolongement de ses photographies, cette pratique transforme les pixels des tirages en une série de taches d'encre, qui peuplent parfois densément ses feuilles, et recréent des paysages imaginaires. Réalistes ou abstraits, ces dessins sont intimes. Ils tracent en creux l'histoire d'une mémoire et d'une identité qui sont propres à l'artiste, et sillonnent entre Mali et pays Basque, du souffle musical au pas de danse de Béjart.

Ces derniers, développés lors de résidences réalisées à Dakar, Bamako ou Ifitri au Maroc en 2019, sont exposés pour la première fois à Paris. Les photographies de l'artiste ont, elles, été exposées au festival de La Gacilly, à la Fondation Zinsou au Bénin, aux Rencontres photographiques de Guyane, aux biennales de Bamako et de Dakar, ainsi qu'au Macaal de Marrakech, au musée BOZAR de Bruxelles ou encore à l'Afrikan Museum, aux Pays-Bas.

> Hélène Jayet, 2020, *Atomes 1*, série *Decade*,  
acrylique, encre, feutre sur papier, 70 x 50 cm  
© Hélène Jayet

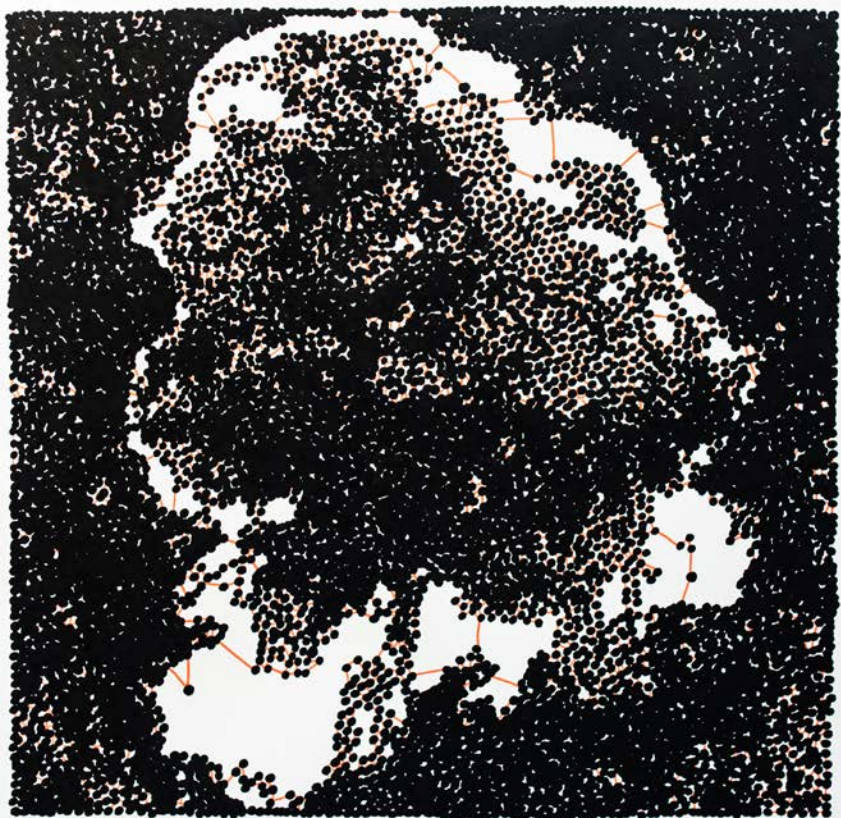




< Hélène Jayet, 2020, *Cloud 3*, série *Decade*,  
acrylique, encre, feutre sur papier, 50 x 70 cm  
© Hélène Jayet

> Hélène Jayet, 2020, *Atomes 3*, série *Decade*,  
acrylique, encre, feutre sur papier, 70 x 50 cm  
© Hélène Jayet





< Hélène Jayet, 2020, *Cloud 2*, série *Decade*,  
acrylique, encre, feutre sur papier, 70 x 50 cm  
© Hélène Jayet

## François Réau

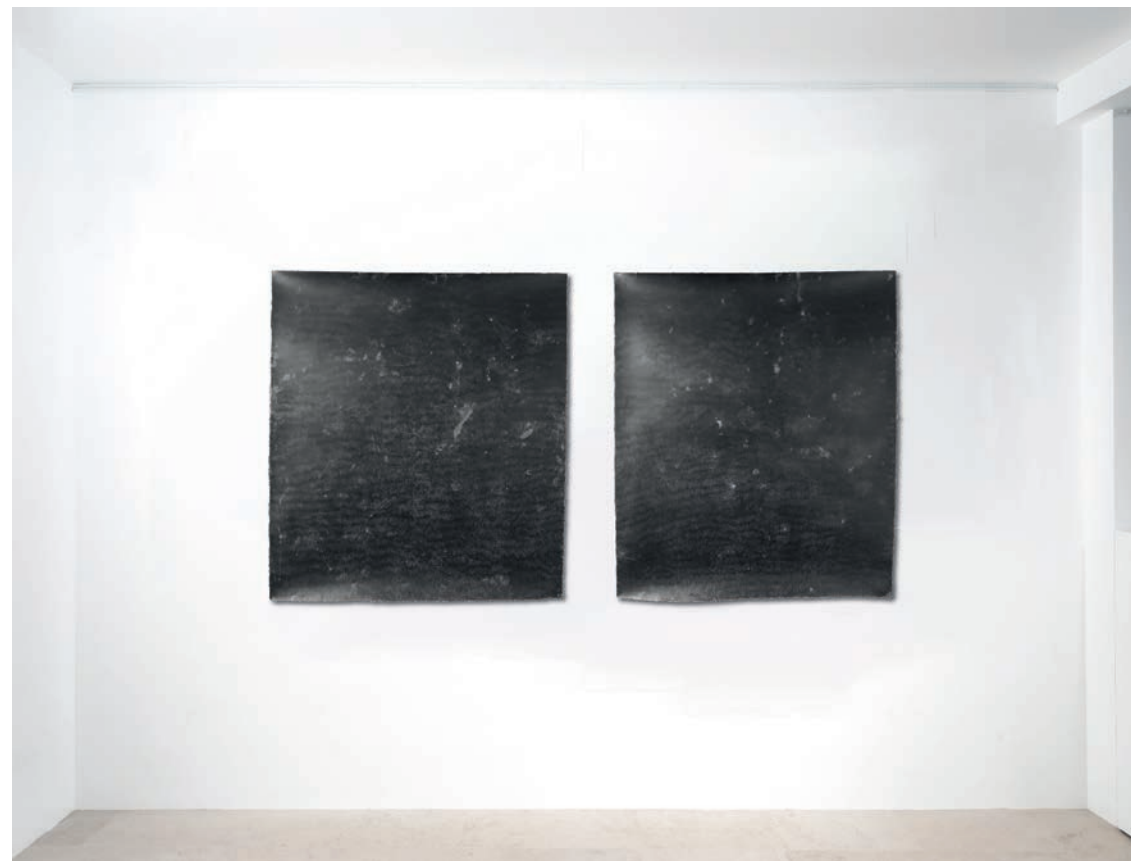
Né en 1978 à Niort.  
Vit et travaille à Paris.

Artiste pluridisciplinaire, François Réau a suivi un cursus académique d'abord à l'École Régionale des Beaux-Arts puis à l'École d'Arts Appliqués de Poitiers où il sera diplômé en 2001.

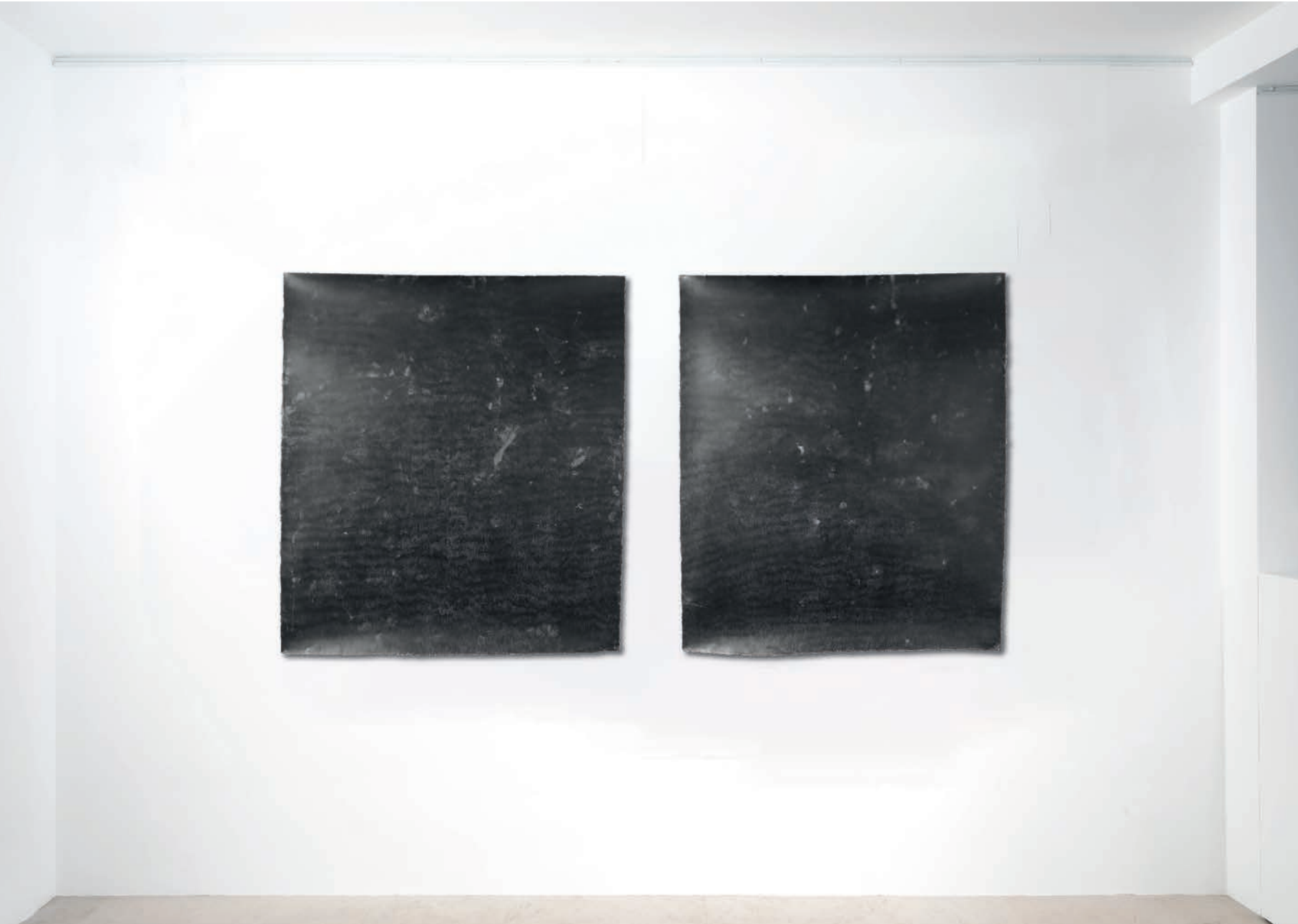
Le travail de François Réau articule dessin et installation, paysage mental et paysage physique jouant sur les perceptions d'échelles et l'expression de l'immensément grand comme de l'infiniment petit. Son œuvre joue de l'apparition et de la disparition de la figure et des motifs, au cœur même des matériaux. Il cherche à pousser les limites du dessin de façon à ce que celui-ci échappe à son support et gagne l'espace lui conférant ainsi une nouvelle dimension. La nature, omniprésente dans son œuvre, participe à ancrer son univers plastique au-delà de la feuille de papier et contribue à asseoir avec force et poésie l'univers singulier de l'artiste.

Pour la *Messe...*, François nous propose un dispositif plastique mettant en valeur un grand diptyque à la mine de plomb autour de la thématique de la nuit.

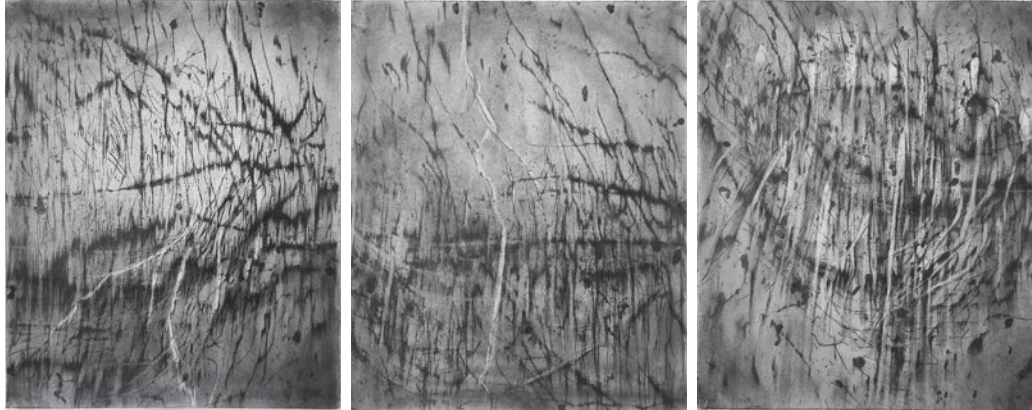
Son travail a été montré à de nombreuses reprises tant en France qu'à l'étranger (Londres, Bruxelles, Turin, Pékin ou encore Melbourne). Finaliste du Prix « Talents Contemporains » de la Fondation François Schneider à Wattwiller en 2015 et 2016, ses œuvres ont été exposées dans le cadre de Lille3000, Mons 2015 Capitale européenne de la Culture, au Guoyi Art Museum de Pékin, mais également au Palais de Tokyo à Paris en 2016, au Musée de l'Hospice Saint Roch à Issoudun en 2019 ou encore à la Kunsthale Charlottenborg à Copenhague au printemps 2020.



> François Réau, 2019, *Obscur I et II*,  
mine de plomb et graphite sur papier, 114 x 125 cm et 114 x 128 cm



< François Réau, 2019, *Obscur I et II*,  
mine de plomb et graphite sur papier,  
114 x 125 cm et 114 x 128 cm



< François Réau, 2017-2019, *Et ce qui s'enflamme I, II et III*  
mine de plomb et graphite sur papier, 54 x 39 cm chacun

> François Réau, 2017-2019, *Et ce qui s'enflamme I*,  
mine de plomb et graphite sur papier, 54 x 39 cm

## Charlotte Lidon

Formée en histoire de l'art à l'Ecole du Louvre, Charlotte Lidon a travaillé au musée des Arts d'Afrique et d'Océanie de la Porte Dorée puis à l'Institut du monde arabe avant de se spécialiser dans le marché de l'art, en galerie d'abord, puis au sein de la maison de vente aux enchères internationale Sotheby's qu'elle intègre en 2011 dans le département des Arts classiques d'Afrique et d'Océanie.

Soucieuse de défendre l'art moderne et contemporain africain dans les ventes aux enchères, elle participe activement à la création du département Modern & Contemporary African Art au cours de l'année 2016 puis aux ventes qui se tiennent à Londres.

Depuis 2019, elle travaille à la visibilité des acteurs artistiques du continent africain sur la scène internationale en réalisant des missions de conseil et de commissariat d'exposition. Charlotte Lidon collabore également de manière permanente avec la galerie marocaine Loft Art Gallery.



32

# MESSE POUR LE TEMPS PRÉSENT, VARIATIONS

M'barka Amor  
Clay Apenouvon  
Dimitri Fagbohoun  
Hélène Jayet  
François Réau

Édition: © 31 PROJECT  
Texte: Charlotte Lidon  
Remerciement: Maëva Chanoine, Valentine Umansky

31 PROJECT  
CLÉMENCE HOUDART & CHARLES-WESLEY HOURDÉ  
31 RUE DE SEINE, 75006, PARIS - 31PROJECT.COM  
+33(0)6 07 22 73 19 - CONTACT@31PROJECT.COM  
  @31PROJECTART

31PROJECT